LETTRE
DE H.... G....G

Ecuyer, un des Gentilshommes de la Chambre du jeune *Chevalier* de S. George, & la seule personne de sa Cour qui l'ait accompagné d'*Avignon* dans son voyage en *Allemagne* & autres Lieux.

CONTENANT

Plusieurs aventures touchantes & remarquables qui sont arrivées à ce Prince pendant le cours de son voyage secret.

A un Ami particulier.

*Traduite de l'Anglois par M. l'Abbé ****

Victrix fortunæ sapientia. Juvenal.



A LONDRES.

M. DCC. LVI.

PRÉFACE
DE L'EDITEUR
AU LECTEUR.

COmme il peut ſembler étrange qu'une lettre de cette nature ait paru en Public, je penſe qu'il eſt à propos d'avertir le Lecteur qu'elle n'eſt jamais tombée entre les mains de la perſonne à qui elle étoit écrite, mais qu'elle m'eſt parvenue par l'événement qui ſuit.

Etant logé dans un appartement qui étoit occupé avant mon arrivée par un Gentil-

homme qui portoit un nom presque semblable au mien, une simple consonne faisant toute la différence ; & ses affaires, comme je l'ai appris depuis, l'ayant obligé de quitter le Royaume, cette lettre me fut remise, mais aussitôt que je l'eus ouverte je m'apperçus de la méprise.

Trouvant, par la lecture, qu'elle contenoit différentes aventures aussi singulieres qu'intéressantes qui sont arrivées au jeune *Chevalier* depuis son départ *d'Avignon*, je fus tenté de la rendre publique, afin de satisfaire la curiosité de bien des gens, qui témoignoient alors beaucoup d'em-

preſſement d'apprendre les aventures du jeune Voyageur : mais la teneur entiere me faiſant voir qu'elle étoit écrite ſeulement pour faire plaiſir à un ami très-eſtimé & fidele, & qu'elle n'avoit jamais été deſtinée pour la Preſſe, je ne ſçavois comment je ſerois excuſé auprès de l'Auteur d'avoir ainſi diſpoſé d'une choſe qui ne m'appartenoit pas, ſi dans la ſuite une copie imprimée lui tomboit entre les mains. Cette réflexion m'empêcha de rien faire pendant quelques jours, & ſuivant toutes les apparences cette lettre ſeroit encore reſtée dans les ténebres, ſi quelques amis aux-

quels je la communiquai ne m'eussent persuadé que ce que je devois au Public ne devoit point être contrebalancé par la crainte de déplaire à un particulier, surtout que je ne connoissois seulement que de nom & de réputation, & avec qui vraisemblablement je ne me trouverois jamais.

Cette considération m'a enfin déterminé ; & je n'ai plus rien à ajouter, sinon que le Lecteur peut être persuadé que je la donne comme je l'ai reçue sans aucune augmentation ni diminution, excepté trois lignes que j'ai cru devoir retrancher, & qui effectivement n'étoient pas de grande conséquence.



LETTRE DE H.... G....G ECUYER.

IL y a plusieurs mois ; mon cher Monsieur, que je n'ai eu le plaisir de vous écrire ; quelles doivent être vos pensées de cette négligence apparente ? La plus naturelle que vous puissiez avoir de mon silence pendant que vous en ignorez la véritable cause, doit être que je ne suis plus un habitant de ce monde : mais la permission que j'ai maintenant de vous assurer que vous avez encore un ami qui vit

pour vous aimer & vous ſervir, ne ſera pas regardée par moi comme une des plus petites de ces obligations infinies que j'ai à la bonté de mon très-cher & royal Maître.

Si vous vous en ſouvenez, ma derniere que vous avez ſans doute reçue, vous l'ayant envoyée par M. L....., contenoit que je ne croyois pas que le Prince reſtât long-tems à *Avignon*, mais je ne ſçavois pas alors qu'il quitteroit cette Ville ſi ſubitement comme ſes affaires l'ont exigé.

Vous avez ſans doute appris; car je penſe que toutes les Gazettes étrangeres en ont été remplies, avec quel ſecret S. A. R. a quitté *Avignon*, ſans néanmoins rien ſçavoir d'eſſentiel de ce qui lui eſt arrivé depuis. Ses meſures avoient été tellement priſes, que l'on n'a jamais pû découvrir qu'une très-petite partie de la même route

qu'Elle a fait ; mais après avoir passé par divers Pays, traversé des espaces prodigieux de terre & de mer, Elle est à présent arrivée où Elle a moins de nécessité de se cacher, & je ne doute pas qu'avant que ceci vous parvienne toute l'Europe ne sçache où Elle est, mais non pas où Elle a été, ce qui, aussi bien que les motifs de son voyage, doit demeurer secret jusqu'à ce que le tems permette de découvrir des choses qui sont encore cachées. Quoique je ne puisse, sans mériter d'être regardé comme le dernier des hommes, vous rendre compte de tout ce que votre curiosité souhaiteroit apprendre de moi, il y a néanmoins de certaines aventures que je puis vous communiquer, sans manquer à mon devoir, ni violer la foi & la confiance qu'on a en moi ; lesquelles, comme je me flatte, vous trouverez assez intéressantes pour

vous satisfaire, d'autant plus que vous pouvez vous assurer, que quoiqu'il ne me convienne pas de vous dire l'entiere vérité, ce que je vous dirai néanmoins ne sera que la vérité. Je crois que vous me connoissez depuis trop long-tems & trop bien, pour avoir besoin de faire mon apologie, ce qui retarderoit d'ailleurs la narration des faits que j'ai à vous communiquer.

Un Gentilhomme qui s'appelloit le Chevalier de *la Luze* arriva à *Avignon* quinze jours avant notre départ, le Prince le reçut avec des marques de distinction si extraordinaires, & s'enferma avec lui si souvent dans son Cabinet; qu'il donnoit tout lieu de croire que l'affaire qu'ils traitoient ensemble étoit de la derniere importance, & que ce Gentilhomme venoit de la part de quelques personnes pour lesquelles S. A. R. se croyoit obligée de montrer le plus grand respect.

Comme la curiosité est naturelle aux hommes surtout dans des choses qui semblent les intéresser, nous qui étions de la suite du Prince nous avions trop de zèle pour le succès de ses affaires pour ne pas souhaiter d'approfondir le mystere de la visite de cet Etranger; nous sçavions bien qu'il n'étoit pas sujet de la *Grande-Bretagne*, car il n'entendoit pas un mot d'*Anglois*, & quoiqu'il parlât *François* & *Italien* parfaitement bien, il étoit facile néanmoins de connoître par son accent que nî l'une ni l'autre de ces Langues ne lui étoit naturelle. Quand le Prince se trouvoit occupé ailleurs qu'avec lui, nous avions tous occasion de l'entretenir; mais quoiqu'il parlât avec nous d'une maniere très-familiere, son discours rouloit toujours sur des choses ordinaires, sans jamais laisser échapper un mot qui pût éclaircir la matiere qui ex-

citoit notre curiosité. Quelques-uns des Domestiques eurent ordre de sonder son Laquais, qui ignoroit de quoi il s'agissoit, ou du moins qui faisoit semblant d'en sçavoir aussi peu que ceux qui le questionnoient, disant seulement qu'il étoit entré chez son Maître à *Lyon*, & qu'avant ce tems là il ne l'avoit jamais connu : si nous avions pû découvrir de quelle Nation il étoit, ou de quelle Puissance il étoit Sujet, nous aurions pû former quelque conjecture probable de la nature de sa négociation ; mais comme le premier étoit un secret impénétrable pour nous, le dernier devoit l'être nécessairement aussi.

Quoique personne au monde n'ait jamais traité ses inférieurs avec autant d'affabilité & de bonté que le Prince ; & quoiqu'il donne ses ordres avec la même façon que d'autres demandent des graces ;

il y a néanmoins une dignité dans son air, dans ses regards, & dans sa façon de parler, telle que le plus hardi n'oseroit abuser de la bonté & de la familiarité qu'il témoigne ; & comme il n'a jamais jugé à propos de nous parler du Chevalier de la Luze, personne d'entre nous n'a jamais osé lui en parler.

M. Kelly fut le seul qui, se fiant sur son âge, le mérite de ses longs services, & la place qu'il tenoit auprès de lui, eut le courage de témoigner de l'empressement d'en sçavoir quelque chose : car, se trouvant un jour dans le cabinet du Prince, il dit à S. A. R. qu'il présumoit que l'arrivée de cet Etranger dénotoit quelque chose de bon ; *quelle que puisse être la nature de sa négociation avec moi*, lui répondit le Prince, d'un ton grave, *vous voyez que je ne l'ai communiquée à personne, vous*

pouvez par conséquent croire qu'elle n'est pas de nature à avoir besoin de conseil. Cette réplique ferma la bouche à M. Kelly, qui dit au Chevalier J... S... H... à quelques autres & à moi, qu'il ne s'aviseroit plus de vouloir sçavoir autre chose que ce que S. A. R. lui communiqueroit d'elle-même.

Comme j'ai été depuis persuadé que le succès de cette négociation dépendoit entierement du secret, il n'est pas étonnant qu'un Prince naturellement si rempli de pénétration & de sagesse, ait été plus réservé qu'à l'ordinaire dans une affaire de si grande conséquence; mais pour ne pas vous occuper davantage par la narration de ce qui nous tenoit tous en suspens, il faut que je vous dise que la personne qui nous mettoit en peine ayant reçu quelques dépêches par un Courier, & les ayant sur le champ communiquées au Prince, prit

congé de lui dans le moment ; de-ſorte que nous eûmes auſſi peu de connoiſſance du ſujet de ſon voyage à ſon départ qu'à ſon arrivée.

Le lendemain le Prince parut bien plus penſif qu'à ſon ordinaire ; mais le ſoir quelques uns de la principale Nobleſſe d'*Avignon* vinrent chez lui , y étant priés pour ſouper. Quand je conſidere les grands deſſeins qui rouloient alors dans ſon eſprit , je ne puis , ſans le plus grand étonnement , réfléchir ſur la gaieté avec laquelle il ſe comporta avec eux ; mais tout cela n'eſt rien en comparaiſon de ce que j'ai à vous dire ; car cette illuſtre perſonne a un tel pouvoir ſur ſon eſprit que les entrepriſes les plus difficiles & les plus dangereuſes y trouvent place avec aiſance.

Auſſitôt que ſes Convives furent retirés , le Prince entra dans ſon Cabinet , où quelques minutes après j'eus ordre de le joindre ;

après avoir par ses ordres fermé la porte, G...g..., dit-il, je vois depuis peu, que non-seulement ce que je fais, mais aussi les paroles que je dis, ont été rapportées dans toutes les Cours de l'Europe, au grand préjudice de mes affaires; non, continua-t'il, après une légere pause, que je soupçonne aucun de vous autres de trahison, ou de vouloir faire tort à une personne dont vous partagez maintenant la fortune, mais un excès de bonne volonté & de zèle pour moi pourroit faire que quelques uns ayent parlé de certaines choses qui auroient dû être secrettes pour réussir. Comme il y a actuellement sur le tapis une affaire de la derniere conséquence, je suis déterminé de n'être point trahi, ou du moins de sçavoir par qui je le serai, c'est pourquoi je ne veux me fier qu'à une seule personne, & c'est à vous. S. A. R. en proférant ces mots

fixoit attentivement les yeux fur moi, & elle vit fans doute fur chaque trait de mon vifage un mélange de joie & d'étonnement.

En vérité, mon cher ami, je fus fi interdit à ce difcours que la parole me manqua pour témoigner combien j'étois fenfible à la confiance dont S. A. R. daignoit m'honorer, tout ce que je pus faire fut de me jetter à fes pieds, d'embraffer fes genoux, & de baifer fa main qu'elle préfenta gracieufement pour me relever, ce que je fis avec les tranfports les plus vifs d'amour, de fidelité & de gratitude; j'en fus totalement enyvré, & je ne fçais fi le Prince ne fut pas plus convaincu de ma reconnoiffance par les phrafes interrompues que je proférois à peine, que par les difcours & les proteftations les plus éloquentes.

J'ai, dit le Prince, une grande opinion de votre fidélité & de

votre discrétion ; il n'est pas nécessaire de vous dire autre chose pour le présent, sinon que je pars d'ici demain matin, soyez par conséquent prêt pour me suivre au point du jour, & prenez garde que rien ne vous échappe qui puisse donner le moindre soupçon de mon départ ; ici je fis des protestations d'un secret inviolable dans tout ce que S. A. R. daigneroit me confier, en lui demandant si elle avoit d'autres ordres à me donner relatifs à notre départ ? à quoi elle répondit, avec sa douceur ordinaire, qu'on auroit soin de tout, & elle ajouta que la nuit étant bien avancée, il falloit aller prendre le peu de repos que le tems permettoit ; je ne fus pas si exact dans l'exécution de ce dernier ordre, que dans celle de tous les autres : car outre que j'avois la tête trop remplie de ce que je venois d'entendre pour donner lieu au

ſommeil, j'étois de plus embarraſſé pour ſçavoir quels préparatifs il falloit faire pour ce voyage, d'autant plus que je ne ſçavois pas le tems de ſa durée. D'ailleurs le ſecret qui s'obſervoit dans ſon entrepriſe, me fit penſer qu'il n'y auroit pas de moyen d'envoyer beaucoup de bagage, ainſi je me dépêchai d'emballer dans le moindre volume qu'il me fut poſſible tout ce dont la décence ne me permettoit pas de me paſſer : je ne faiſois que de finir quand le premier Valet-de-chambre du Prince frappa à ma porte & me demanda ſi j'étois prêt; je lui répondis qu'oui, & prenant mon portemanteau dans ma main il ne voulut pas que je le portaſſe, me diſant qu'il auroit ſoin de l'emballer, & que S. A. R. m'attendoit dans ſon appartement, je ne fis point de cérémonie & je me rendis promptement à ſes ordres.

Je trouvai le Prince tout habillé

qui chantoit un air Italien & se promenoit en long & en large dans sa chambre. Il me dit en ouvrant la porte d'un air riant, hé bien G...g... la matinée est bien belle ? Je ne doute pas que nous n'ayons un bon voyage : je compte que vous ne quittez rien ici qui puisse vous le rendre désagréable : car je crois que nous ne reverrons pas *Avignon* sitôt ; ces paroles me firent rougir un peu : car je vis par là qu'il vouloit parler d'une Dame pour qui j'eus en effet quelque legere estime, que nos Messieurs firent passer pour une véritable passion : S. A. R. rit beaucoup en voyant le changement de mon visage, & quoique je fisse mon possible pour l'assurer que nul attachement au monde ne me feroit négliger un moment ses ordres, ce qui étoit véritablement conforme à mes sentimens, elle continua néanmoins sa plaisanterie sur cette

matiere avec la plus grande gaieté, jusqu'à ce que le Valet entra & nous dit que tout étoit prêt ; bon, répondit le Prince ; & il descendit promptement, je le suivis jusques dans la Cour du Palais, où une chaise de poste nous attendoit avec trois chevaux ; S. A. R. me fit mettre à côté d'elle dans la chaise, le Valet-de-chambre & deux Domestiques sans livrée monterent à cheval pour nous escorter, & avec cet équipage nous prîmes le chemin de Lyon.

Nous passâmes pour des Officiers François, qui après la conclusion de la Paix, eurent permission d'aller visiter nos amis ; & le Postillon ayant ordre de n'arrêter pour nous rafraîchir que dans les Auberges les plus obscures, nous fîmes la plus grande partie de ce voyage sans avoir rencontré personne à qui le Prince fût connu ; mais arrivant à un petit Village à deux lieues de *Lyon*, com-

me nous entrions dans la cour de l'Hôtellerie une autre chaiſe y entra au même tems que nous, avec un ſeul Gentilhomme dedans, qui étoit M. le Marquis de.... Le Prince & lui deſcendirent au même moment, ils ſe reconnurent ſur le champ & s'avancerent l'un vers l'autre; mais le Prince, craignant que le Marquis n'obſervât les mêmes cérémonies, en lui parlant, qu'il étoit accoutumé d'obſerver à Paris, lui dit tout bas, Monſieur le Marquis, je me réjouis de cette occaſion de vous embraſſer, mais je voyage *incognitò*; ainſi vous me ferez plaiſir de me connoître ici pour le Comte d'Eſpoir ſeulement. Le Marquis aſſura S. A. R. qu'il auroit ſoin de ne rien laiſſer échapper qui pût découvrir ſa vraie dignité: & il ne parut point ſurpris, comme effectivement il eut raiſon de ne pas l'être qu'un Prince qui voyagoit *incognitò* prît ces précautions.

Ils ſouperent enſemble & ne ſe ſéparerent que fort tard, leur converſation tomba plus par hazard que par deſſein, ſur les principes du gouvernement, en quoi conſiſtoit le vrai bonheur de ceux qui gouvernent & de ceux qui obéiſſent; je m'apperçus bientôt que cette matiere faiſoit un ſujet favori pour le Prince qui, après quelques réflexions générales, vint au particulier, & borna ſes remarques ſur les affaires de ces Nations dont la gloire & la proſpérité faiſoit l'objet de ſes attentions.

J'avois aſſez entendu parler, & de plus j'avois aſſez de preuves par moi-même, du mérite de mon cher & royal Maître pour ne pas ignorer aucuns de ces talens ſupérieurs dont le ciel a bien voulu le combler, car dans les dangers les plus évidens il donna les preuves les plus éclatantes de ſon cou-

rage, de ſa force dans les fatigues les plus inſupportables, que jamais Prince, ou peut-être homme, ait ſoutenu & de ſa clémence envers ceux mêmes qui ne reſpiroient que ſa perte & ſa deſtruction : deſorte que ſes ennemis les plus déclarés ne peuvent lui refuſer les louanges dûes a ſes vertus ; & nous tous qui avions l'honneur d'être attaché à ſa perſonne, nous étions mille fois témoins de ſa bonté & de ſa grandeur d'ame, nous ſçavions auſſi qu'il avoit beaucoup lû, qu'il ſe plaiſoit infiniment à étudier l'Hiſtoire, ſurtout celle d'Angleterre ; mais nous ne ſçavions pas, du moins moi, avant cette heureuſe occaſion, qu'il étoit ſi bien au fait des Loix & Coutumes de ces Royaumes, qu'il ne déſeſpéroit pas un jour à venir de gouverner, ni combien il s'intéreſſe pour le bien du peuple, & quelles ſont

ſes connoiſſances ſur les devoirs des Rois.

Il ſoutint entr'autres choſes que l'opulence des Sujets devoit faire la gloire d'un Souverain, & non pas d'amaſſer des tréſors pour ſa propre famille ; que l'avarice deshonoroit le Trône, & ajouta que rien ne le ſurprenoit tant que de voir ce défaut dans un tête couronnée: un Particulier, dit-il, a pour excuſe de pourvoir aux beſoins de ſa famille ; mais les enfans d'un Roi ſont les enfans du Public, il reçoivent de lui leurs revenus & leur néceſſaire, & le Roi eſt obligé de leur procurer les alliances les plus avantageuſes pour ſon Peuple ; c'eſt pourquoi, continua-t-il, un Roi ne peut jamais être trop libéral de ſon propre argent, ni trop ménager de celui du public.

Les Rois en général, dit-il, feroient bien d'obſerver cette regle, mais ſurtout ceux qui portent

la Couronne de la Grande-Bretagne qui jouissent depuis peu d'un si grand revenu. Les Anglois sont naturellement libéraux, pleins de bon cœur, & toujours prêts à donner au-delà de leurs moyens, surtout quand on leur dit que les besoins de l'Etat l'exigent ; ce seroit par conséquent un acte d'indiscrétion & de la derniere cruauté, dans un Prince de les accabler de taxes injustes & exorbitantes.

Il dit de plus qu'un Roi ne devoit point s'imaginer, qu'il tenoit le sceptre pour exiger une obéissance forcée, mais qu'il devoit plutôt considérer que les colombes qui se voyent au-dessus sont les symboles de la douceur & de l'amour qu'il doit avoir pour les Nations qui sont sous son obéissance, & par conséquent qu'il ne doit jamais employer son autorité que pour le bien & l'intérêt de son Peuple ; & comme tous les ti-

tres d'honneurs & les dignités de quelque conséquence dans l'Etat sont entierement à sa nomination, il devoit faire des uns la récompense du mérite, & donner les autres à des personnes capables & integres qui n'abuseroient pas de la confiance dont il les honoreroit, & surtout qu'il ne devoit jamais ajouter foi aux rapports d'aucun Ministre ou Courtisan, mais qu'il devoit avoir les oreilles toujours ouvertes pour écouter les plaintes de tous ses Sujets en général.

Vous me pardonneriez facilement une plus longue dissertation, mon cher ami, si ma mémoire étoit assez bonne pour vous raconter tout ce que ce Prince admirable dit sur une matiere si intéressante pour tout ami de la liberté & amateur de sa Patrie ; il fit voir dans sa pureté l'excellence des Loix, & condamna également

la transgression qu'en font ces Prince, qui par des voyes aussi peu politiques qu'indiscretes, aspirent au despotisme,& tout cela dans des termes trop pathétiques pour ne point être convaincu que sa langue ne parloit que le langage de son cœur.

Le Marquis fut charmé de l'entendre parler ainsi, & voyant qu'il avoit fini, il s'écria, comme dans une espece d'extase ; ô Ciel ! quel malheur, quel préjugé aveugle pour la Nation Angloise, de rejetter un Prince rempli de sentimens si nobles, si heureux & si glorieux pour le Gouvernement !

A quoi le Prince répondit modestement qu'il ne faisoit que répéter les maximes qu'il avoit apprises de son pere dès sa tendre jeunesse, & de la vérité desquelles il avoit été depuis suffisamment convaincu par lui-même, & par les observations qu'il avoit faites.

Il n'y a rien qui déplaiſe tant au Prince que de s'entendre louer ; les grands éloges, quoique juſtes, que le Marquis ne put s'empêcher de lui donner l'obligerent de prendre congé de lui, ce qu'il fit en ſe retirant dans ſa chambre plutôt qu'il n'auroit fait ; car il n'a jamais aimé à beaucoup dormir, & ne ſe mit au lit que deux heures après : cependant nous nous mîmes en chemin de fort bonne heure le lendemain, & ayant paſſé *Lyon* ſans nous arrêter, nous deſcendîmes dans un petit Village à deux lieues plus loin, où le Prince s'enferma dans ſa chambre, & paſſa la plus grande partie de la nuit, comme j'ai ſçu depuis, à écrire des lettres. Le lendemain tout étant prêt pour pourſuivre notre voyage, il dit au Valet-de-chambre de s'en retourner avec la chaiſe & le reſte de ſon petit train à *Grenoble*, & d'y

rester quatre jours ; à la fin desquels, dit-il, si vous ne recevez pas de mes nouvelles retournez tout droit à *Avignon*; donnez ceci à M. Kelly, & dites lui que je m'attends qu'il sera exact à s'acquitter des ordres que je lui donne ; ils portent en partie, que toute ma Maison soit entretenue sur le même pied pour la table & les appointemens, tout comme si j'y étois en personne ; à ces mots il lui donna un gros paquet.

Ce domestique affidé fut saisi de douleur & d'étonnement ; car il se flattoit de l'espérance de suivre S. A. R. pendant le cours de son voyage secret, desorte qu'il n'eut pas la force de cacher sa surprise & sa douleur en s'en voyant frustré ; il se jetta aux pieds du Prince, & le supplia de lui dire s'il avoit fait quelque chose qui méritât sa disgrace ; S. A. R. lui dit que non, & qu'à son re-

tour à *Avignon* elle lui en donneroit des marques. Elle lui permit de baiser sa main, de quoi le pauvre homme parut un peu satisfait.

Après qu'il fut parti, je me trouvai tout seul avec le Prince, qui me dit plaisamment, *hé bien G...g... je n'ai personne à présent que vous, comment nous arrangerons-nous ? Faites-vous bien la barbe ? Pouvez-vous me razer ?* Je répondis à S. A. R. que ma connoissance dans cet art étoit bien peu de chose, mais que je ferois mon possible : vous n'aurez pas besoin, dit-il, d'y avoir recours, car nous trouverons assez de domestiques dans toutes les Villes de France ; parlez à l'Hôte, & il nous trouvera facilement une chaise de poste, un Valet-de-chambre & un Laquais.

Je vis que le Prince avoit raison, car en deux heures de tems

nous fûmes pourvû de ce nouveau train. Le même jour nous nous mîmes en chemin, & nous prîmes la route de *Dijon*. Après notre arrivée dans cette Ville nous renvoyâmes cet équipage, & en ayant loué un autre sur le champ, nous continuâmes notre voyage, & prîmes la route de *Nancy*, & de *Nancy* à *Strasbourg*. Je fus fort surpris de trouver ici le Chevalier de *la Luze*; il me parut que le Prince & lui étoient convenus ensemble de cette rencontre, car notre Postillon eut ordre de s'arrêter à la même maison où il attendoit notre arrivée, & où il avoit un appartement tout prêt pour recevoir S. A. R. bien plus dignes d'elle qu'aucun de ceux qu'elle avoit occupés depuis son départ d'*Avignon*.

Ce fut ici où les circonstances me découvrirent le vrai caractere du Chevalier de *la Luze*, & que ce Gentilhomme se servoit de ce

titre pour en cacher un autre bien plus distingué, qui joint à ses talens supérieurs, lui gagna la confiance du plus sage Prince de l'Europe : cette découverte du vrai nom & qualité du prétendu Chevalier de *la Luze* me mit à portée de former quelques conjectures, non-seulement du lieu où il devoit nous conduire, mais aussi des motifs qui engageoient le Prince à entreprendre ce voyage; mais ces conjectures approchent trop près de la vérité dans une affaire qui doit demeurer secrete pour tous, excepté pour ceux qui y sont engagés ; vous ne trouverez donc pas mauvais que je ne vous les communique pas, & que je laisse au tems seul & à de certaines circonstances à vous en apprendre le mystere ; quoique vous puissiez être fâché de la digression que je vais faire ici, j'espere, mon cher ami, que vous me la pardonne-

rez facilement. *Strasbourg* en fournit la matiere : un accident qui arriva dans cette Ville la nuit avant notre départ nous y fit rester un jour de plus, je veux vous le communiquer d'autant plus que je puis le faire sans violer la confiance dont je suis honoré.

On ne peut pas me soupçonner ici de flatterie, car il n'est gueres possible que l'illustre personne dont je veux parler parvienne jamais à la connoissance de ce que je ne puis pas m'empêcher de vous communiquer. En honneur, il me semble que le Ciel, connoissant la force d'esprit du Prince, & le pouvoir absolu qu'il a sur ses passions, permît a l'ennemi de l'homme de l'accabler de tentations, afin de lui donner l'occasion d'éprouver ses vertus, qui, quoiqu'admirées de tout le monde, sont néanmoins bien peu imitées.

Cette aventure dans l'esprit de

quelques-uns ne mériteroit pas un prélude si sérieux, ou peut-être même seroit-elle de trop peu de conséquence pour la communiquer ; mais je connois la personne à qui j'écris, & je ne crains pas que les choses les plus communes qui regardent le Prince lui soient ennuyeuses ou de peu de conséquence ; mais venons au fait.

La maison vis-à-vis celle où nous logions étoit une Auberge, le feu y prit la nuit ; le Prince qui ne dormoit pas, ou du moins qui avoit été bientôt éveillé par le bruit, sauta de son lit, & sans appeller personne à son secours, s'habilla & vola au bas des escaliers. Quelques-uns des gens de la maison l'ayant vû lui dirent qu'il n'avoit pas besoin de se déranger, qu'il n'y avoit nul danger, d'autant plus que la rue étoit fort large & que le vent souffloit les flammes de l'au-

tre côté ; quoi donc (s'écria ce Heros Chrétien) est-ce que nous sommes nés pour avoir soin seulement de nous-mêmes ? A ces mots il vola , comme l'on me dit après , plûtôt comme un esprit que comme un être matériel, à l'endroit où le feu faisoit le plus grand ravage ; le premier objet qui se présenta à ses yeux dans cette horrible scene fut une femme avec la moitié de son corps hors d'une fenêtre criant au secours : la chambre derriere elle étoit toute en flammes ; le Prince voyant par conséquent tout autre remede inutile , lui dit de se jetter en bas, ce qu'elle fit sur le champ : aussitôt il tendit ses bras , & la reçut sans qu'il lui arrivât le moindre mal.

Tandis que le Prince étoit occupé ainsi , moi , qui m'étois aussi éveillé au bruit du feu , je courus promptement à la chambre de mon

cher Maître pour l'avertir du danger, car je ne sçavois pas encore si c'étoit dans notre maison où cet horrible accident étoit arrivé, mais trouvant la porte de sa chambre toute ouverte & personne dans son lit, je retournai à la hâte pour demander ce qu'il étoit devenu, quand je le trouvai à sa porte avec ce fardeau aimable entre ses bras, elle n'avoit sur elle que sa chemise & sa coëffe de nuit, ainsi pour empêcher qu'elle ne s'enrhumât le Prince la mit dans son lit & l'enveloppa bien dans les couvertures ; la terreur excessive du danger qu'elle venoit de courir lui fit perdre connoissance, desorte que pendant tout ce tems, elle fut totalement insensible au soin qu'il prit d'elle ; mais ce Prince généreux bien loin de profiter de l'état où elle se trouvoit, ne s'occupa qu'à la rétablir & à la faire revenir ; quelles pré-

cautions ne prit-il pas en la mettant au lit pour éviter tout ce qui pourroit choquer sa modestie en cas qu'elle eût connoissance de ce qui se passoit ! Il est certain que d'agir ainsi c'est agir en homme d'honneur ; mais je ne sçais pas quel homme d'honneur seroit capable de le faire, surtout s'il étoit de l'âge, de la vigueur & de la complexion amoureuse du Prince ; & vous m'avouerez sincerement qu'il faudroit une vertu & une force extraordinaire pour résister à une pareille tentation , vous la trouverez pourtant bien foible , en comparaison de ce qu'a produit cette aventure ; mais nous parlerons de ceci en tems & lieu ; je courus par l'ordre du Prince chercher une jatte d'eau que S. A. R. prit, & en ayant arrosé son visage elle ouvrit foiblement les yeux , mais sans pouvoir dire un mot.

Dans ce moment-ci le Chevalier de *la Luze* entra dans la chambre, où il vit une ſcene qui devint après le ſujet de beaucoup de raillerie : une jeune & très-belle Demoiſelle, malgré l'état où elle ſe trouvoit dans le lit du Prince ; lui à genoux à côté, qui la ſoutenoit d'une main, tandis qu'il frottoit ſes temples avec l'autre, & moi debout derriere, comme l'Apoticaire qui ſervoit le Médecin, ſans pouvoir néanmoins lui tirer une ſeule parole : la Maîtreſſe de la Maiſon ayant appris ce qui ſe paſſoit vint avec un verre d'un cordial exquis, & pria le Prince de le lui faire prendre par force, s'il ne le pouvoit autrement ; S. A. R. ſuivit auſſitôt ce conſeil, ce qu'elle fit avec tant de ſuccès que la belle Malade recouvra en quelques minutes la parole, mais non pas la connoiſſance : bon Dieu ! s'écria-t'elle néanmoins, en regardant

autour d'elle, où eſt-ce que je ſuis ? où ai-je été ? le Ciel n'a-t-il pas envoyé un Ange à mon ſecours au moment que je m'attendois à être conſumée par le feu ? Ces expreſſions & quelques autres pareilles furent proférées avec aſſez de force & d'énergie pour faire voir au Prince les bons effets qu'avoient produits ſes peines & ſes ſoins ; ainſi après avoir bien recommandé ſa Malade à la Maîtreſſe de la Maiſon, il la quitta, & ſortit tout de ſuite de la chambre. Le Chevalier de *la Luze* & moi nous le ſuivîmes, & tandis que l'on préparoit une autre chambre pour le Prince, nous fûmes tous au feu qui brûloit toujours, mais avec bien moins de force, de ſorte que dans peu nous le vîmes totalement éteint, ſans avoir fait d'autre dommage que d'avoir conſumé l'aîle de la maiſon où il avoit pris.

Cet accident nous occupa tous la plus grande partie de la nuit, desorte qu'il étoit fort tard avant qu'il fit jour chez aucun de nous. Après les premiers complimens le Chevalier de *la Luze*, tout politique qu'il étoit, ne put s'empêcher d'être fort gai sur l'assiduité du Prince auprès de la Dame en chemise : fort bien, lui dit plaisamment S. A. R., toute votre raillerie ne m'empêchera pas de demander de ses nouvelles ce matin, & de sçavoir comment elle a passé la nuit après un accident qui seroit capable d'ébranler la plus courageuse de son sexe.

Il alloit envoyer son Domestique chez elle, quand la Maîtresse de la maison entra, & dit au pretendu Comte d'Espoir, (car le Prince portoit encore ce nom) que la Dame qu'il avoit préservé si heureusement des flammes, le

ſupplioit de lui permettre de lui témoigner ſa reconnoiſſance des ſoins extraordinaires qu'il avoit bien voulu prendre d'elle ; à peine avoit-elle fini ces mots que le Chevalier de *la Luze*, s'écria, *eſt-elle encore une Venus toute nue ?* Non, Monſieur, lui répondit la bonne femme, tout ſon bagage eſt échappé au feu, elle l'a envoyé chercher & s'eſt habillée ; effectivement comme vous dites elle a l'air d'une *Venus* : le Prince pour couper court à ce diſcours, dit à l'Hôteſſe que dans l'inſtant il alloit ſe rendre chez elle.

Nous l'accompagnâmes par ſes ordres, & nous fûmes reçus avec toute la politeſſe imaginable ; mais la Dame s'étant informée à qui elle devoit la vie, s'adreſſa à ſon Libérateur d'une maniere qui fit voir au Prince combien elle étoit pénétrée des bontés & des

ſoins qu'il avoit pris d'elle. Les réponſes que S. A. R. lui fit, furent celles que l'on peut attendre d'une perſonne qui paſſe pour le Prince le plus accompli de la terre ; ainſi je n'en remplirai pas ma Lettre ; je vous dirai ſeulement que la grande complaiſance que le Prince a toujours eu pour le beau ſexe me parut augmentée dans cette occaſion ; je m'apperçus même qu'il recevoit mieux les éloges que cette Dame donnoit à ſa galanterie, qu'il n'avoit encore fait quand l'on voulut rendre juſtice à ſon mérite, fût-ce même dans les choſes où il auroit dû ſouhaiter le plus d'être loué.

Il eſt certain que je n'ai gueres vû de femme qui pût ſe vanter d'autant de charmes que cette jeune Demoiſelle, elle étoit extrêmement jolie, ſon air noble & majeſtueux, & quoiqu'elle eût tout au plus ſeize ou dix-ſept

ans, il y avoit dans sa conversation une aisance qui ne se voit gueres à cet âge ; il étoit facile de voir que le Prince ressentit une satisfaction extraordinaire d'avoir rendu service à une personne si aimable ; & qu'il prenoit même beaucoup d'intérêt dans ses affaires ; autrement il ne s'en seroit pas informé, surtout dans un tems où son esprit étoit rempli des affaires de la derniere conséquence & qui le regardoient personnellement.

La jeune Demoiselle nous dit qu'elle étoit fille d'un fameux Négociant de *Lyon*, que sa sœur aînée ayant épousé un Banquier à *Heidelberg*, elle y avoit été passer quelques mois avec elle, qu'elle étoit actuellement en route pour s'en retourner chez son pere, & qu'elle n'avoit d'autre compagnie qu'une vieille femme qui l'avoit nourrie, & qui de-

puis avoit toujours eu soin d'elle ; elle ajouta qu'elle seroit obligée de rester ici quelque tems, parce que cette pauvre femme n'étoit pas actuellement en état de voyager, ayant été blessée par une chûte qu'elle avoit fait en se sauvant des flammes. Le Prince lui dit qu'il étoit extrêmement fâché que ses affaires l'obligeassent de continuer le lendemain son voyage, qui étoit retardé ce jour-là seulement par l'accident de la nuit précédente ; *à quoi elle répondit, qu'elle souhaitoit beaucoup la continuation d'une protection dont elle venoit de faire une si heureuse expérience :* pour prouver la sincérité de vos paroles, lui dit encore le Prince, vous me permettrez donc de ne pas vous perdre de vûe le seul jour qu'il m'est permis d'avoir le plaisir de votre compagnie.

Elle y consentit sans peine,

ainſi le Prince ordonna de ſervir le dîner dans la chambre à côté. La converſation fut extrêmement vive ; jamais S. A. R. ne me parut ſi gaie ni ſi ſpirituelle, mais à meſure que ſa vivacité augmenta, celle de notre belle Dame s'affoiblit ; le trouble de ſon eſprit, qu'elle tâchoit en vain de cacher, ſe montra clairement dans ſa contenance. Le dîner étant fini, on propoſa de jouer au quadrille. S. A. R. & la jeune Demoiſelle jouerent, mais celle-ci étoit ſi diſtraite & ſi abſente en tout, & elle faiſoit tant de fautes, qu'elle fit perdre au Prince tous les coups qu'il jouoit avec elle : voyant enfin qu'elle jouoit mal, elle fit ſemblant de ne pas avoir de goût pour le jeu; ainſi nous le quittâmes ſur le champ, car il auroit été fort impoli de le continuer après une pareille déclaration de ſa part ;

mais son trouble continua toujours ; jamais on ne vit une connoissance de si peu d'heures produire un changement pareil dans qui que ce soit au monde : elle craignoit de tourner les yeux du côté du Prince, & cependant elle n'eut pas la force de lui refuser ser regards : elle répondit aux belles choses qu'il lui disoit avec un embarras qui ne lui étoit pas naturel ; je ne puis pas vous dire si le Prince soupçonnoit quelle étoit la cause d'un changement si subit, mais nous qui y étions beaucoup moins intéressés que lui, nous n'étions pas embarrassés de la deviner ; l'heure de souper étant venue nous nous mîmes à table, mais notre jeune Dame mangea bien peu, tout lui faisoit mal au cœur ; sa conduite fut la même que celle de l'après-midi, ce qui fit que le Prince lui dit plaisamment qu'il sembloit

qu'elle fût fâchée de lui avoir permis de paſſer l'après-midi avec elle, & qu'apparemment elle avoit dans l'eſprit des idées avec leſquelles la compagnie l'empêcheroit de s'entretenir : je ne me ſouviens pas de ce qu'elle répondit, mais je ſçais que ſa réponſe étoit conforme à l'inquiétude de ſon eſprit : je m'apperçus néanmoins qu'elle fit ſon poſſible pour reprendre un air plus gai, mais en ſe forçant d'agir ainſi, elle ne fit que découvrir plus clairement le ſecret de ſon ame ; enfin ne ſe voyant plus la force de cacher le trouble & l'agitation de ſon cœur, elle ſe leva & ſe mit à la fenêtre dont le rideau étoit tiré. Le Prince la ſuivit peu après ; je ne ſçais ce qu'il lui dit, mais je crois que ce fut quelque choſe de fort tendre, car nous vîmes qu'il l'embraſſa, & au même moment il la ramena à ſa place, & s'aſſit à côté

côté d'elle : elle rougit, elle trembla, & donna des marques d'une passion très-vive, qu'elle n'étoit pas la maîtresse de cacher. Le Prince s'en apperçut & me parut avoir quelque pitié d'elle ; ce qui me fit penser qu'il ne seroit pas fâché d'avoir la liberté de s'entretenir avec elle : le Chevalier de *la Luze* étoit de même sentiment que moi, & se levant brusquement comme si quelque chose de conséquence lui venoit dans l'esprit, il sortit de la chambre en me faisant signe de le suivre. J'obéis aussitôt, & nous fîmes un tour dans la gallerie, voyant bien que si le Prince désiroit que nous restassions, il nous rappelleroit ; mais nous n'eûmes gueres le tems de faire cette réflexion ; bientôt nous vîmes S. A. R. s'avancer vers nous ; elle nous dit, *je vous remercie, Messieurs, de m'avoir fait penser qu'il étoit tems de quitter la compagnie, car plutôt*

nous nous coucherons, plutôt nous nous leverons demain pour nous mettre en route : je vous assure, mon Prince, lui répondit le Chevalier de *la Luze, que je n'en ai pas eu la pensée, au contraire, lui dit-il encore plaisamment, la nuit n'est pas si avancée que l'on ne puisse consacrer quelque tems au service d'une Dame, qui, suivant toutes les apparences, n'oubliera rien de son côté pour faire passer le tems agréablement; je ne sçais rien de tout cela, lui dit ce Prince; mais supposé qu'elle fût disposée de porter sa reconnoissance, pour le service que je lui ai rendu, au point que vous pensez; ne serois-je pas fort indiscret d'en accepter la récompense? Vous parlez*, lui répondit le Chevalier de la Luze, *comme s'il n'y avoit rien à accorder à l'inclination & à l'amour : Bon*, dit le Prince, *je ne suis pas Philoso-*

phe, mais on m'a toujours appris que des plaisirs quelques innocens qu'ils puissent être, deviennent très-criminels dès qu'on en jouit au dépens d'une autre : La Demoiselle que je viens de quitter est jeune, fort belle, & innocente personne à ce que je crois ; elle peut rendre quelque honnête homme fort heureux ; ce seroit par conséquent une action vraiement indigne de mon caractere, sous un nom emprunté, de lui dérober son innocence ; de la ruiner & de l'abandonner après à jamais ; car vous sçavez bien qu'il ne me convient pas d'entrer dans des engagemens qu'elle est en droit d'attendre du Comte d'Espoir ; je ne sçais à la vérité à quel point je me serois laissé aller, si en nous quittant vous ne m'eussiez rappellé ce que je me dois à moi-même & à cette Demoi-

ſelle, c'eſt pourquoi je vous en fais encore mes remerciemens, quoique vous ayez penſé tout autrement.

Pendant le tems que le Prince parloit ainſi, le Chevalier de *la Luze* écoutoit avec le plus grand étonnement, & voyant qu'il ceſſoit de parler, il s'écria, *ah! que celui qui ſçait ſi bien ſe gouverner lui-même eſt propre pour gouverner les autres! le penchant le plus fort de la nature eſt obligé de céder à la ſupériorité de ſa vertu.*

Vous m'avouerez, Monſieur, que l'on ne trouve pas beaucoup d'exemples d'un acte de renoncement à ſoi-même & d'une généroſité pareille. Il eſt vrai qu'*Alexandre* voyant la beauté de la femme & des filles de *Darius* ſe retira ſur le champ de leur préſence; & que la vertu de *Scipion* l'emporta ſur ſon inclination pour la belle

Prisonniere de *Capoue* : mais ni l'un ni l'autre de ces Héros n'avoit été tenté comme mon Prince. Ceux-là pour accomplir leurs souhaits auroient été obligés d'avoir recours au pouvoir qu'ils avoient acquis par la fortune de la guerre, mais celui-ci pour satisfaire son inclination n'avoit qu'à accepter ce que sa belle *Venus* offroit presque de lui donner.

Si vous trouvez que j'ai été trop long dans la narration des circonstances de cette histoire, il faut que vous me le pardonniez ; j'ai voulu vous apprendre tout ce qui concernoit une aventure que je ne puis me représenter sans étonnement ; mais je la finirai ici pour reprendre le fil de mon histoire, & pour vous communiquer des affaires d'une nature toute différente.

Quelque tems après notre arrivée à *Avignon* une personne qui

avoit l'air d'un Gentilhomme, quoiqu'assez mal vêtu, vint au Palais & sollicita fort les Gentilshommes du Prince de lui procurer quelque emploi auprès de S. A. R., disant qu'il étoit né dans le Duché de *Lancastre* en *Angleterre*, où il possédoit un bien considérable, que son nom étoit *Blarlhwaite*, & qu'il avoit servi dans l'armée du Prince à *Carlisle*. Tous ceux à qui il s'étoit adressé, pour cet effet, lui dirent, qu'il étoit impossible d'obtenir ce qu'il demandoit, toutes les places dans la petite Cour du Prince étant déja occupées par des personnes qui ne pouvoient ni qui ne devoient être déplacées. Il ne se contenta point de cette réponse, car il ne quitta pas qu'il n'eut trouvé l'occasion de parler au Prince, lequel ne pouvant se ressouvenir ni de son nom ni de sa personne, lui demanda s'il avoit été Officier ou simple Sol-

dat, & à quel Corps il appartenoit ? A quoi il répondit, que ne voulant pas se mettre au nombre des *Ecossois* il avoit servi seulement en qualité de *Volontaire* ; que quand l'armée arriva à *Manchester*, son intention étoit de demander une Lieutenance, mais qu'il fut arrêté par quelques Paysans, qui le mirent en prison, d'où il eut le bonheur de se sauver, après y avoir demeuré plus de deux ans. Il se plaignit amerement de tout ce qu'il avoit souffert pendant ce tems là, & ajouta que la seule ressource qui lui restoit étoit la bonté & la compassion de S. A. R. Je crois que le Prince n'ajouta pas grande foi à son histoire, surtout à cette partie, qui'l dit avoir été fait prisonnier dans le Comté de *Lancastre*, n'ayant jamais entendu dire qu'aucun de ses soldats eut été fait prisonnier dans cette partie de l'*Angleterre* : mais

quoiqu'il en fut, le besoin de cet homme suffisoit pour émouvoir sa générosité ; il lui donna dix pistoles & lui dit de venir manger au Palais pendant son séjour à *Avignon*, mais qu'il souhaitoit qu'il cherchât quelque moyen de vivre, d'autant plus qu'il ne pouvoit pas l'employer dans sa Maison.

Monsieur le Chevalier H....n qui, dès le commencement, avoit apperçu quelque chose de sinistre dans les regards de cet homme, dit au Prince, qu'il y avoit toute raison de croire qu'il étoit un fourbe, un imposteur, & de plus un espion, & que par conséquent il n'étoit pas convenable de le souffrir autour du Palais. *Cela pourroit bien être*, lui répondit le Prince, *mais nous n'en sommes pas certains : nous sçavons seulement qu'il est dans le besoin, & j'aimerois mieux secou-*

tir cent ennemis, que de refuser à un ami, sur un pur soupçon, le peu de secours que je puis lui donner.

Après ceci l'on ne parla plus de cette affaire, & cet homme qui venoit dîner régulierement tous les jours à une des tables des Domestiques du Prince, cessa tout d'un coup de venir & disparut sans prendre congé de personne.

Il peut vous paroître étrange que je vous parle encore de ce qui s'est passé à *Avignon* pour vous rapporter une circonstance de cette nature, mais vous en penserez tout autrement quand vous verrez combien les conjectures du Chevalier H....n avoient été justes, & de quelle funeste conséquence elles auroient été pour le Prince, si la Providence n'eut interposée sa main toute puissante en sa faveur.

Le jour que nous quittâmes

Strasbourg ayant par hazard fait un tour dans la cour de l'Hôtellerie, je fus ſurpris de voir cet homme, qui depuis qu'il avoit diſparu à *Avignon* ne m'étoit jamais revenu dans la mémoire. Il me parut avoir un entretien fort ſérieux avec un des Palfreniers de l'Hôtellerie ; mais m'ayant apperçu, il ſe ſauva ſur le champ, deſorte que je le perdis de vûe ſans pouvoir le joindre, quoique je fiſſe tout mon poſſible pour le ſuivre.

Je demandai au Palfrenier s'il connoiſſoit l'homme qui venoit de le quitter, & quel étoit le ſujet de leur entretien, il me répondit qu'il ne le connoiſſoit pas, & que tout ce qu'il vouloit de lui étoit de ſçavoir où il pourroit trouver un bon cheval à louer ; mais, ajouta-t'il, je crois que cet homme eſt fol, car avant que j'aye pû lui répondre, il s'eſt ſauvé comme s'il avoit été effrayé.

Ceci me parut mériter quelqu'attention, desorte que je me crus obligé d'en faire part au Prince, mais S. A. R. le regarda comme une bagatelle. Elle me dit seulement qu'elle étoit fâchée que cet homme m'eut apperçu, parce que cela pourroit lui donner à penser qu'elle y étoit aussi elle-même.

Ayant ce même jour traversé le Rhin, nous couchâmes dans un petit Village du Palatinat, & le lendemain au soir nous arrivâmes à *Dourlach*: mais il ne nous arriva rien de remarquable qu'après avoir passé la Ville de *Wirtzburg*, ce fut là que nous fûmes rencontrés par cinq hommes bien montés, masqués & armés qui, tout à la fois, sans dire mot, déchargerent leurs pistolets dans la chaise du Prince. Il est certain, mon cher ami, qu'il y a quelque chose de miraculeux dans ceci: car tous les dangers aux-

quels S. A. R. avoit échappé en Ecosse, n'étoient rien en comparaison de celui-ci. Une des balles s'arrêta dans le derriere de sa chaise un peu au-dessus de sa tête, une autre perça son chapeau, la troisieme lui passa sur la poitrine sans lui faire d'autre mal que celui d'avoir emporté un bouton de son habit, & les deux autres étoient si mal visées qu'elles se perdirent dans l'air. Les chevaux effrayés par le bruit des armes prirent le galop, mais le Prince, avec une tranquillité d'esprit que peu d'hommes auroient eu en pareille occasion, sauta promptement en bas de sa chaise, tira de sa poche une paire de pistolets, les déchargea sur les assassins avec tant de succès qu'il en tua un sur le champ & en blessa un autre; tirant ensuite son épée, il s'élança vers un troisieme, dont il saisit la bride du cheval, & avec une force & une

agilité presque incroyable le démonta & l'étendit par terre ; dans ce moment-ci mon cher Maître risquoit d'avoir la tête fendue par le sabre d'un de ces malheureux, si le Chevalier de *la Luze*, qui, aussi-bien que moi, suivit l'exemple du Prince, n'eut eu le bonheur d'arrêter le coup qui attentoit à une vie si chere aux Cieux. Dans le même instant je tuai celui que le Prince venoit de démonter ; lui ayant percé le cœur comme il se relevoit. A l'égard de nos Domestiques, ils ne nous donnerent d'autre secours que celui de tomber sur les ennemis, ce qui les empêcha de soutenir un combat régulier ; mais quelle en auroit été la fin ? Dieu le sçait ; si un secours imprévu n'eut terminé la scene. Un Gentilhomme suivi de deux Domestiques à cheval venant vers nous au grand galop l'épée à la main mit l'effroi parmi ces coquins, de sorte qu'ils prirent le

parti de ſe ſauver à toute bride, c'eſt-à-dire, ceux d'entr'eux qui le purent, car il y en eut deux de tués, dont nous ôtâmes enſuite les maſques, & nous vîmes qu'il y en avoit un qui n'étoit pas tout-à-fait mort, & que l'autre étoit ce monſtre affreux que le Prince ſecourut à *Avignon* & que je venois de voir quelques jours à *Strasbourg*. Le Prince examina celui qui vivoit, & voyant qu'il parloit encore, lui demanda les motifs qui l'avoient engagé à un crime pareil, à celui d'attenter à la vie des Voyageurs qui ne leur faiſoient aucun tort? A quoi ce malheureux répondit d'une voix chancellante, *que lui & deux autres avoient été payés pour aider dans cette entrepriſe, qu'un de ceux qui s'étoient ſauvés & celui qui étoit mort en étoient les chefs: ces deux hommes nous ont dit,* continua-t-il, *que nous devions tuer un Gentilhomme qui leur avoit*

fait tort, & nous ayant fait la description de votre personne, nous dirent que c'étoit sur vous seul que nous devions porter nos coups: le pauvre malheureux finit cette confession en demandant pardon aux Cieux & expira sur le champ.

Le Prince resta tout interdit en regardant les corps morts, jusqu'à ce que ce Gentilhomme étranger l'eut interrompu en le félicitant de son heureuse délivrance. Quoique S. A. R. ne portât rien pour la distinguer de nous, & quoique, pour éviter tout soupçon, elle nous traitât toujours comme ses égaux, nous avons néanmoins remarqué, que, pendant tout le cours de ce voyage, tout le monde s'adressoit à elle comme au chef & à la personne la plus distinguée de la compagnie; ce qui fait voir que la vraie grandeur & la dignité naturelle n'ont pas besoin d'ornemens extérieurs pour être respectées; & ce Gentilhom-

me, dont l'heureuse arrivée nous sauva peut-être la vie, n'en dit pas moins dans cette occasion, que s'il eut connu le Prince pour ce qu'il est en effet.

Il étoit très-poli & étant charmé de la personne & de la conversation de S. A. R., il voulut absolument, quoique cela l'écartât de son chemin, nous accompagner au premier Village, ou nous obliger d'arrêter pour faire examiner les playes que le Chevalier de *la Luze* & moi avions reçu dans ce dernier combat; la mienne étoit si légere qu'elle ne valoit pas la peine d'avoir recours à un Chirurgien, celle du Chevalier de *la Luze* étoit considérable. Le Prince qui avoit été le plus exposé de nous tous, & la seule personne à la vie de laquelle on en vouloit, n'eut pas la moindre égratignure, ce qui fit que ce Gentilhomme étranger parla beaucoup des soins particu-

liers que le Ciel avoit pris pour sa conservation, ce qui devoit être regardé comme une protection divine, d'autant que ce Gentilhomme ignoroit la vraie dignité de la personne à qui il parloit.

Comme c'est la coutume entre des Voyageurs qui se rencontrent de s'informer mutuellement où ils vont, l'Etranger fit cette question au Prince; S. A. R. lui répondit sans balancer que nous allions tous à *Leipsick*, & elle se donna toujours le même nom & la même qualité qu'elle avoit pris en quittant *Avignon*, c'est-à-dire, le Comte *d'Espoir*, *Officier François*.

L'autre à son tour nous dit qu'il étoit Major dans l'Armée de l'Impératrice Reine; qu'il prenoit l'occasion de la Paix pour aller visiter des parens qu'il avoit en *Allemagne*, & alloit actuellement à *Hanovre* où il avoit un oncle dans

le College * Catholique fondé par Sa Majesté Britannique. Ici il prit l'occasion de boire à la mémoire de ce Monarque. Le Prince fit raison & la but sans la moindre émotion ; ce qui ne me surprit point ; car bien loin de témoigner quelqu'indisposition contre la famille qui porte maintenant la Couronne de la *Grande-Bretagne*, j'ai toujours observé qu'il

* L'Editeur, qui n'étoit pas instruit, trouva si étrange qu'un Prince Protestant eut bâti un College pour des Prêtres *Catholiques* dans ses propres Etats, qu'il ne voulut point insérer cet article, jusqu'à ce qu'il se fût informé de la vérité du fait, & qu'il connût par le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi qui étoient à *Hanovre*. Elles l'ont assuré que le feu Roi, peu après son avénement au Thrône de la *Grande-Bretagne*, avoit fondé dans cette Ville un beau College pour des Prêtres *Catholiques*, auquel il donna de grands privileges.

désapprouvoit hautement tout discours ou écrits faits contr'elle : mais le Chevalier de *la Luze*, moins instruit que moi de la bonté du naturel de mon cher Prince, ne put s'empêcher après, de lui en parler, & de faire les plus grands & les plus justes éloges de sa grandeur d'ame.

Nous couchâmes tous dans la même maison cette nuit là, & le lendemain nous nous mîmes en chemin, le Major pour *Hanovre*, & nous pour *Leipsick*; après notre arrivée dans cette Ville le Chevalier de *la Luze* quitta son nom & reprit son véritable caractere ; mais le Prince portoit toujours celui du Comte d'Espoir.

Jusqu'ici, Monsieur, j'ai été assez exact dans le détail de tout ce qui est arrivé dans les différentes couchées de notre voyage, lesquelles, comme vous le verrez, avoient été fort écartées du che-

min que prennent ordinairement des Voyageurs ; mais ce qui nous força à ce détour c'étoit d'éviter de passer par certaines Villes où le Chevalier de *la Luze* auroit été connu ; parcequ'il étoit autant de l'intérêt du Prince que ce Gentilhomme fût caché, que lui-même.

Mais laissons ici les particularités de notre course, & contentez-vous mon cher ami de ce que je trouverai digne de votre attention pendant que je vous cacherai les endroits où les choses se sont passés, & les personnes qui y sont intéressées.

Premierement, je vous dirai que le Chevalier de *la Luze*, après avoir exécuté sa commission en conduisant le Prince à une certaine Cour où il demeura dix jours, prit congé de lui en lui faisant connoître combien il étoit sensible à l'honneur & au bonheur d'être connu d'un Prince mille fois plus grand & plus illustre, par ses ver-

tus que par son auguste naissance.

Pendant le court séjour que nous fîmes ici, le Prince coucha chez cet homme de qualité, & passa parmi la famille pour une personne de condition qui voyageoit pour son amusement ; les entretiens qu'il eut avec les personnes avec qui il avoit affaire étoient fréquens & extrêmement secrets, & l'affaire qu'il négocioit étant terminée avec satisfaction de part & d'autre, S. A. R. accompagnée de moi seul & suivie de deux Domestiques, commença un second voyage bien plus long que le premier : après avoir passé les Etats de plusieurs Puissances, les unes amies les autres ennemies, le Prince, sans se faire connoître à personne, s'embarqua dans un petit Vaisseau Marchand faisant voile vers un certain Port, où il sçavoit que l'on attendoit son arrivée avec impatience, ayant quelque tems auparavant envoyé un Courier pour

en avertir ; il auroit dû y être plûtôt arrivé s'il n'avoit été retardé par quelques accidens, tels qu'étoient la difficulté d'obtenir des passeports pour certaines Villes, & d'attendre de l'argent à l'effet de se procurer des lettres de change payables dans d'autres Villes, ce qui nous fit perdre plusieurs jours depuis le commencement de notre second voyage.

Mais les traverses que nous essuiâmes par terre n'étoient rien en comparaison de celles que nous eûmes sur la mer. Un tems serein accompagné d'un vent favorable flatta au commencement notre espérance, mais semblable au monde trompeur, qui souvent couvre les plus noirs desseins sous les plus beaux dehors, notre espérance se changea bientôt en crainte ; car, selon l'opinion des Matelots, nous n'avions fait gueres plus de quatre lieues quand le tems commença à se couvrir, &

peu à peu le brouillard devint si épais que nous ne pûmes avancer que très-peu ; nous manquâmes même de périr ; car la boussole ne nous servant de rien, le Vaisseau perdit sa route, & donna contre des bancs de sable. Le Capitaine ayant reconnu l'endroit où nous étions, & le peu d'espérance qu'il avoit de s'en tirer, tant par rapport aux sables que par rapport aux goufres & tournans dont la mer étoit remplie, s'écria, dans la derniere consternation, que nous étions tous perdus si sur le champ nous ne tâchions de nous sauver dans la Chaloupe ; le Prince, qui étoit sur le tillac, & qui n'a jamais manqué de présence d'esprit, surtout dans le plus pressant danger, voyant que le Vaisseau panchoit beaucoup d'un côté, cria aux Matelots de jetter la charge sur le côté opposé ; mais voyant qu'ils ne faisoient pas la diligence que le

péril exigoit, S. A. R. descendit promptement, & commença ellemême l'ouvrage; les autres animés par son exemple travaillerent si bien que le Vaisseau reprit bientôt son assiette & se leva, semblable à une balance qui se leve en mettant quelque chose de pesant dans le bassin opposé ; ainsi nous nous trouvâmes par cet expédient heureusement délivrés du plus grand danger que jamais le Capitaine eut couru, à ce qu'il nous assura, quoiqu'il eut été quarante ans sur mer.

Le brouillard étant un peu dissipé, le vent commença de se lever, mais il ne nous étoit pas favorable : nous eûmes toujours assez de tems pour ajuster la charge du Vaisseau avant qu'il soufflât bien fort, ce qui arriva effectivement peu après, de sorte que nous baissâmes nos voiles, & nous nous laissâmes aller au gré du vent, qui

nous

nous mena d'un côté diamétralement opposé à celui où nous voulions aller, ce qui nous fit gagner la pleine mer, & nous éloigna de ces sables affreux dont nous nous trouvâmes par ce moyen délivrés; mais la tempête qui s'augmentoit de plus en plus, nous fit craindre que ce ne fût pour nous un simple répit, & que nous ne fussions pas encore à l'abri des coups de cet élément dangereux.

Je ne vous ennuyerai pas du détail des périls où nous jetta cette tempête violente, car il ne vous seroit gueres possible d'en concevoir l'idée sans vous dire dans quelle mer nous fûmes ainsi exposés ; il suffit seulement de vous apprendre, que notre Vaisseau étoit tellement endommagé à force de combattre contre la furie des vents, que nous fûmes obligés de gagner la terre à tout hazard, ce que nous fîmes à la fin

au grand contentement de tous, ſi l'on en excepte le Prince, qui, ayant été le moins alarmé du danger, fut auſſi le moins ſenſible au bonheur d'en être délivré.

Tout le monde admira le calme & la tranquillité de ſon eſprit en ſe voyant hors du danger; mais tous, excepté moi, ignoroient les raiſons que S. A. R. avoit de cacher ſa joye; car, outre les délais qu'elle ſouffrit dans ſon voyage, elle avoit encore à craindre de la part du Souverain dans les Etats de qui nous venions de débarquer; & le Prince ſçavoit déja qu'il étoit fort mal diſpoſé pour lui, que par conſéquent s'il venoit à être connu dans le Pays ç'auroit été pour lui le dernier des malheurs; ainſi S. A. R. ſe contraignit beaucoup, elle ne ſortit jamais de ſa chambre, ni pour prendre l'air, ni pour ſatisfaire ſa curioſité, ce qui la

mortifia infiniment, car elle eſt naturellement fort curieuſe, & aime beaucoup le grand air. Pluſieurs de la Nobleſſe du Pays ayant, à ce que je crois, appris des Matelots, qu'un Comte *François* étoit à bord, & ſçachant que le Vaiſſeau venoit d'eſſuyer un gros tems, & qu'il avoit été en danger de périr, vinrent lui faire compliment à cette occaſion, de ſorte que cette politeſſe nous jetta dans une inquiétude terrible. Le Prince, pour éviter de les voir, fut obligé d'avoir recours au prétexte ordinaire des grands, qui eſt de ſe dire malade, ce qui le gêna beaucoup, d'autant plus qu'il étoit obligé de paroître ainſi vis-à-vis de ſes propres Domeſtiques, qui auroient pû ſoupçonner qu'il y avoit quelque myſtere dans cette façon d'agir. Il ne pouvoit ſe fier à leur prudence, ni à leur ſilence, ſur

cet article ; car le myſtere une fois connu au-dehors auroit fourni matiere de ſpéculation à des têtes bien plus illuſtres, & plus claire-voyantes.

Je fus tous les jours ſur le Port voir les Ouvriers travailler au Vaiſſeau, & ſçavoir à peu près le tems qu'il ſeroit en état de mettre en mer. L'on me dit, que, quoiqu'on y travaillât preſque jour & nuit, il faudroit au moins un mois ou cinq ſemaines pour le mettre en état de partir.

Je vous dirai que le Prince me parut montrer plus d'impatience en cette occaſion, qu'en toute autre que j'ai jamais vû, mais c'eſt un mouvement fort pardonnable eu égard à l'importance & à la néceſſité de ſes affaires : il m'ordonna de voir s'il y avoit quelque autre Vaiſſeau dans le Port deſtiné pour la même Ville que celle où nous allions, ce que je fis

ſans pouvoir y réuſſir, car il n'y en avoit pas un de prêt, & de plus il n'y avoit pas d'apparence d'en avoir que long-tems après que celui de notre Capitaine ſeroit rétabli, comme il nous en aſſura lui-même.

C'eſt un des grands mérites du Prince d'être inépuiſable dans ſes reſſources pour obvier à tout ce qui peut mettre obſtacle à l'exécution de ſes deſſeins, & s'il vient à échouer dans ſes tentatives, de ſe contenter d'avoir fait tout ce que la prudence humaine pourroit ſuggerer, & d'attendre avec patience une occaſion plus favorable : ainſi S. A. R. agit ici en Philoſophe ; & le premier jour paſſé, elle prit de la main de Dieu, ſans murmurer la moindre choſe contre ſa mauvaiſe fortune, quoique cette traverſe put faire manquer une affaire, qui, à ce que je puiſſe vous aſſurer, doit

être pour elle d'une bien plus grande conséquence qu'aucune autre qu'elle ait entrepris de sa glorieuse mais infortunée expédition en Ecosse. Elle chercha enfin à s'amuser, soit en dessinant au crayon le portrait des objets qui se présenterent à Elle étant aux fenêtres, soit à la lecture des livres que je lui procurai dans la Ville.

Parmis ces livres il se trouva un traité *François*, intitulé *l'Ecole des Rois* : aussi-tôt que le Prince eut jetté les yeux dessus, il s'écria. Ah! G. G. *Ceci doit être l'adversité; & le monde seroit bienheureux si tous ceux qui le gouvernent avoient été élevés dans cette Ecole; ils y apprendroient par leur propre expérience à compâtir aux malheurs d'autrui, & ils seroient convaincus que la dignité Royale n'est pas faite pour l'avantage des Rois,*

mais pour le bien des ſujets.

Je ne pus m'empêcher de lui dire quelque choſe ſur cette belle remarque, ce qui engagea S. A. R. à me répondre dans ces termes.

» Sans avoir trop bonne opi-
» nion de moi-même, je crois qu'il
» n'eſt pas dans ma nature ni de
» faire ni de permettre la moindre
» injuſtice ou oppreſſion, fut-ce
» même envers le dernier des ſu-
» jets; & comme il eſt néceſſaire
» quelquefois de confier l'autorité
» Royale, je ferois ſouvent le tour
» des Provinces de mon obeiſſan-
» ce, afin d'avoir l'occaſion d'en-
» tendre en perſonne les plaintes
» de mes Sujets, & en même
» tems d'avoir le plaiſir inexprima-
» ble de leur rendre juſtice : J'eſ-
» pere que je n'oublierois pas que
» je ſuis le Roi du Payſan auſſi
» bien que du Pair, & que l'un
» & l'autre a un égal droit à ma
» protection,

Si je voulois vous rapporter toutes les belles obſervations que fit S. A. R. ſur tout ce qu'elle lut, il faudroit vous écrire un Volume au lieu d'une Lettre ; vous êtes déja ſuffiſamment inſtruit de ſa grande capacité, & cela par des perſonnes qui s'y connoiſſent mieux que moi ; ainſi vous n'avez pas beſoin d'être informé de la grandeur de ſon mérite & de ſes vertus, mais ſeulement de la fortune qui ſemble les attendre ; c'eſt pourquoi je continuerai à vous en communiquer ce que je puis, ou du moins ce qu'il m'eſt permis de réveler.

Au lieu de cinq ſemaines, comme le Capitaine s'en flattoit & nous auſſi, il en étoit paſſé ſept moins deux jours avant que nous nous remiſſions ſur mer. Notre voyage fut auſſi heureux cette fois-ci qu'il avoit été malheureux auparavant ; je dis malheureux, comme effectivement nous l'avons

crû dans le tems, mais il est certain qu'à bien examiner les choses, les traverses que nous essuyâmes dans le cours de ce voyage, n'étoient que des marques des soins particuliers que le Ciel prît pour la conservation du Prince.

Aussitôt que nous mîmes pied à terre, nous entrâmes dans une maison pour prendre quelque rafraîchissement. On vint à l'heure même nous avertir qu'il y avoit à la porte un Gentilhomme qui demandoit à parler aux deux Etrangers qui venoient d'entrer : le Prince fut très-surpris à cette nouvelle, & il le fut encore plus quand il vit paretre M. M....y de L....y qu'il croyoit être du nombre de ceux qui furent tués à la Bataille de *Culloden* en Ecosse : après les premiers effusions d'une ame gracieuse & bienfaisante d'une part, & d'un cœur rempli de sentimens, de respect, d'amour & d'attachement de l'au-

tre, S. A. R. lui demanda par quel miracle il avoit échappé à cette bataille, l'ayant vû à ce qu'elle croyoit, étendu mort à ses pieds ? Ma prétendue mort, lui répondit M. M....y, fut la conservation de ma vie ; car ayant été à couvert sous un tas de morts, j'évitai le malheureux sort de ceux qui ont péri dans cette action, » *j'échappai la nuit*, & je vis en-» core, ce qui me fait remercier » mille fois les Cieux, puisqu'é-» tant obligé de venir ici pour cher-» cher du pain, j'ai la satisfaction » inexprimable de rendre quelque » service à mon très-cher & royal » Maître.

Ayant entendu dire, continua ce fidele Sujet, qu'on levoit quelques nouveaux Régimens dans ce Royaume, j'y suis venu à dessein de m'y engager. En arrivant je pris mon logement dans une maison où logeoient deux hommes qui se

disoient Marchands : comme nous dînions ensemble tous les jours, l'un des deux, ayant remarqué que j'étois *Ecossois*, me fit beaucoup de questions touchant V. A. R. sçavoir dans quel Pays du monde vous étiez ? ce qui fut cause que vous quittâtes *Avignon* si subitement & si secretement ? & dans quelle nouvelle entreprise vous étiez actuellement embarqué ? Je ne répondis à aucune de ces questions, car je ne le sçavois pas, & quand même j'aurois eu une parfaite connoissance de tout ce qu'ils désiroient de sçavoir, je ne leur en aurois pas dit un mot, car je remarquai qu'il y avoit plus que la simple curiosité dans leur maniere de parler. Ils reprenoient à chaque moment la même conversation, en répetant les mêmes questions, quoique je leur eusse dit plusieurs fois que j'ignorois totalement tout ce qui concer-

noit votre perſonne. Ainſi à mon tour je ſondai nos gens, & pour mieux jouer mon rôle, j'affectai de déclamer contre votre famille, que je leur dis avoir été la ruine de ma Nation.

Le pauvre M. M....y en racontant cette partie de ſon hiſtoire, ne put s'empêcher de demander pardon au Prince, pour l'injuſtice dont ſes lévres ſeulement avoient été coupables; mais injuſtice, qui lui parut alors néceſſaire, comme les bons effets qu'elle produiſit lui firent voir dans la ſuite. Le Prince lui dit de continuer à lui raconter ce que ce ſtratagême avoit produit.

» Beaucoup plus que je ne » croyois, répondit-il, car je » jouai ſi bien mon rôle, que ces » gens crurent que mes ſentimens » étoient tout le contraire de ceux » que j'ai eu toujours, & pour leſ» quels je me ferai une gloire & un

» honneur de mourir. Cette persuasion fit qu'ils s'ouvrirent beaucoup à moi ; ils me dirent qu'ils avoient bonne raison de croire que V. A. R. étoit ici, car ils étoient informés par quelqu'un qui vous connoissoit parfaitement bien, que vous voyagiez sous un nom emprunté, que vous étiez dernierement à *Hambourg*, où vous reçûtes une somme considérable d'argent, & où vous vous mîtes à bord d'un Vaisseau Marchand destiné pour ce Port : ceci m'alarma beaucoup, car j'appréhendai que leur idée ne fût vraie, & ne doutant plus un moment qu'ils ne fussent tous deux espions, je me crus obligé de communiquer ma découverte au * * * * *.

Il faut que je vous cache le nom dont M. M....y fit mention ici.

» J'eus quelque difficulté con-

» tinua-t-il d'exécuter ce dessein ; » mais en assurant le Secretaire de » cette personne que j'avois une » affaire de la derniere conséquen- » ce à communiquer à son Maître ; » il me procura à la fin une au- » dience. Je m'apperçus bien que » mon histoire surprit beaucoup » cet homme de qualité, & qu'il » fit tout son possible pour cacher » l'effet qu'elle fit sur lui, de crain- » te, à ce que je crois, que je ne » fusse un espion moi-même ; mais » après que je l'eus informé de mon » nom, de ma Nation, & du poste » que j'avois l'honneur d'occuper » dans l'armée de V. A. R. il eut » la bonté de me traiter avec tou- » te la politesse & la confiance » imaginable. Par son ordre je » continuai à me comporter vis-à- » vis ces gens comme auparavant, » & m'ayant dit que vous deviez » venir bientôt dans cette Ville, il » m'ordonna de veiller sur le Port

» pour attendre l'arrivée de tous
» les Vaisseaux, afin de vous en
» avertir, & de vous conduire se-
» crettement à une maison qu'il
» avoit louée exprès, & où vous
» seriez en toute sûreté ; il me dit
» de plus, que d'arrêter ces deux
» hommes ne serviroit qu'à faire
» un éclat qui pourroit être d'une
» très-dangereuse conséquence
» dans la conjoncture présente.

» Je me flatte, ajouta M.
» M....y que V. A. R. ne doute
» pas de mon assiduité & de ma
» promptitude dans l'exécution
» des ordres de * * * *. Je n'ai
» gueres quitté le Port jusqu'à ce
» moment ; & je trouvai que les
» deux hommes en question n'é-
» toient pas moins vigilans dans
» leurs recherches par toute la
» Ville : car ils crurent fermement
» que V. A. R. y étoit cachée ;
» mais voyant toutes leurs peines
» & leurs recherches inutiles, ils

» ſe réſolurent à la fin de partir
» pour *Hambourg*, ce qu'ils firent
» hier ſeulement, s'étant embar-
» qués devant mes yeux à bord
» d'un Vaiſſeau deſtiné pour cette
» Ville.

Le Prince demanda à M. M....y de quelle Nation ces deux hommes étoient ? A quoi il répondit, qu'il croyoit que l'un étoit *Suiſſe* & que l'autre étoit *Flamand* ; que ni l'un ni l'autre n'entendoit l'Anglois, & que leur converſation étoit toujours en *François* ; S. A. R. me parut fort penſive au commencement à l'occaſion de cette hiſtoire, mais elle revint bientôt & ſe ſervit de ſon courage ordinaire pour en diſſiper toutes les idées ; elle envoya M. M....y pour informer le * * * * de ſon arrivée : M....y revint ſur le champ, & nous fîmes un mille tous trois à pied ; juſqu'au lieu où un caroſſe nous attendoit au coin d'une rue

avec

avec la portiere ouverte ; nous y entrâmes tous & nous descendîmes dans la maison préparée pour recevoir S. A. R.

Notre séjour dans ce Royaume ne fut que de trois semaines. Pendant ce tems là le Prince, quoique secrettement, fut traité de la maniere la plus noble & la plus magnifique, tant par le * * * *, que par d'autres personnes de la premiere distinction qui sont intéressées dans la grande affaire en question.

Le * * * * accorda une Compagnie dans un de ses nouveaux Régimens à M. M....y, desorte que le Prince eut le plaisir de voir sa fidélité récompensée avant que de partir ; ainsi S. A. R. ayant arrangé ses affaires à sa grande satisfaction, prit congé de ses amis, & nous nous embarquâmes au même Port à bord d'une petite Frégate, mais bien équipée & armée pour *Conigsberg*. Nous eûmes un

voyage très-heureux, & nous ne restâmes dans cette Ville que pour envoyer des dépêches en *Pologne* pour avertir les amis de S. A. R. de son arrivée dans ce Royaume; & après nous continuâmes notre route vers le grand Duché de *Lithuanie*. Ici le Prince fut rencontré par un Prince Palatin proche parent de S. A. R. & par d'autres personnes de la premiere distinction entre la Noblesse Polonoise : je ne vous raconterai pas les particularités de sa réception, je vous dirai seulement qu'elle fut conforme tant à son mérite personnel qu'à son auguste naissance; mais ce qui me toucha le plus, ce fut la maniere dont il fut reçu par un homme de condition fort âgé, qui servit à la levée du siege de *Vienne* en l'année 1683 sous le fameux *Jean Sobiesky*. Cet ancien Officier ayant entendu dire que S. A. R. étoit arrivée, voulut,

malgré ſa grande vieilleſſe, accompagner ceux qui vinrent lui témoigner leur joie & leur amitié à cette occaſion. L'impatience, l'empreſſement & les tranſports de ſon cœur animerent ſi fort ſes membres glacés, qu'il voulut être le premier à lui faire ſes complimens, quoiqu'il y en eut d'autres dans la compagnie d'un rang bien plus élevé que lui. La jeuneſſe même la plus bouillante ne pourroit s'avancer avec plus de rigueur; car il ſembla plûtôt voler que de de marcher vers le Prince, qu'il embraſſa avec empreſſement en diſant: que je ſuis heureux de tenir entre mes bras une fois dans ma vie le digne deſcendant du plus grand Heros qui ait jamais orné le monde Chrétien! Et en le ſerrant encore avec ardeur entre ſes bras, il s'écria, il me ſemble voir dans mon cher Prince un ſecond *Sobieski*, & je regrette, pour la

premiere fois de ma vie, d'être vieux, de crainte que la mort ne m'emporte avant que je puisse avoir le plaisir de vous voir couronné de lauriers que le Ciel a destinés pour la récompense de vos sublimes vertus.

Le Prince fut fort touché de la maniere dont il fut reçu par ce Seigneur, & étant véritablement convaincu de la sincérité de son affection par l'ardeur de ses caresses, il lui en témoigna sa sensibilité & sa reconnoissance, dans des termes si gracieux & si pathétiques, qu'il fit verser des larmes de joie à toute la Compagnie.

Etant à dîner avec plusieurs de ces Princes & Seigneurs, entr'autres choses qui firent le sujet de la conversation, on dit au Prince que les gazettes étrangeres le disoient à *Bologne*, *Venise*, *Padoue*, & en bien d'autres endroits d'*Italie*: de quoi S. A. R. rit de

bon cœur en disant, ah, ah! mes ennemis voudroient m'envoyer par de-là les Alpes, mais je leur ferai voir que mon tempéramment s'accordera bien avec des climats plus froids.

C'est ici où S. A. R. reprit cette gaieté naturelle dont elle avoit perdu une grande partie par les chagrins qu'elle a eu depuis son retour d'*Ecosse* : car outre qu'elle est toujours environnée d'une société d'amis qui cherchent à se surpasser les uns les autres dans leurs marques d'affection & d'attachement pour sa personne ; il y a ici de beaux jardins où elle se promene, des bois superbes où elle prend l'amusement de la chasse & tous les autres plaisirs qui peuvent l'occuper agréablement dans ses momens de délassement.

Mais elle a un autre sujet de contentement d'une nature bien plus importante qu'aucun de ceux que

je viens de vous raconter ; car S. A. R. reçut ici la visite d'une personne très-illustre de ses amis, qui est fidelement attachée à ses intérêts & à sa personne, & la personne du monde le plus en état de lui rendre des services réels.

Leur rendez-vous fut dans un Château appartenant à la noble famille de *Wizinski* environ à dix lieues de *Lithuanie.* Cette entrevue, ainsi que toutes les autres qu'ils eurent, fut extrêmement secrette, & cela pour bien des raisons ; mais l'on m'a bien assuré que la grande affaire qui est depuis long-tems sur le tapis y a été terminée, & qu'elle est d'une nature si importante, qu'elle étonnera toute l'Europe quand elle sera mise au jour.

Comme je vois qu'on a beaucoup parlé dans le monde du mariage du Prince, vous vous attendez sans doute que je vous en dise

quelque chose ; c'est pourquoi je puis assurer que tout ce que vous en avez entendu dire, ou que vous pourrez entendre pendant quelque tems au moins, est totalement faux & fabuleux, & qu'il faudra que vous entendiez dire bien d'autres choses de lui avant que vous puissiez avoir aucune certitude de son mariage. Il est vrai qu'on lui en a parlé, & que ses amis avoient secrettement négocié pour lui à ce sujet ; mais S. A. R. n'a jamais fait aucune démarche de son côté ; c'est ce que je puis vous assurer ; bien au contraire, toutes les fois qu'on lui a parlé, elle a déclaré hautement qu'elle ne chercheroit jamais à entraîner aucune Princesse dans les malheurs de sa famille ; & que c'étoit sa résolution de ne jamais devenir le pere de Mandians Royaux.

On parle différemment dans le monde de ce dégout que le Prince a pour le mariage. Les uns le ca-

ractérisent de magnanimité & de grandeur d'ame, & l'applaudissent ; les autres disent que quelques grands que puissent être les malheurs de sa famille, il ne doit pas priver le monde d'une race de Héros, qui pourroient probablement vivre pour voir des jours plus heureux que les siens, & qu'il ne doit pas laisser éteindre dans sa personne un nom si illustre & si renommé en Europe depuis tant de siecles : car son frere est actuellement Prêtre & Cardinal, & par conséquent hors d'état de faire souche : les autres enfin disent que c'est une aversion que S. A. R. a pour le mariage en général, ou bien qu'elle est insensible aux mérites de ces Princesses qu'on lui propose pour en choisir une : je n'entreprendrai pas de vous dire laquelle des deux premieres opinions est la plus juste, mais je vous assure de ma propre connoissance

connoissance que ceux qui soutiennent les derniers sont bien peu instruits des sentimens de S. A. R.

Croyez-moi, Monsieur, mon cher Prince n'a point d'aversion pour le mariage, car il aime véritablement une Princesse, & il est aussi aimé d'elle, & cela d'une affection qui se trouve rarement entre deux personnes d'un rang si élevé ; & quand ses affaires prendront une face plus favorable, vous verrez son amitié suivie d'une union avec cette aimable personne, qui, pour la beauté du corps, la bonté du caractere, & les rares qualités de son esprit, ainsi que pour son auguste naissance, passe pour la Princesse de l'Europe la plus belle, la plus grande & la plus accomplie ; en un mot une Princesse aussi digne de lui qu'il est digne d'elle.

Ce n'est pas par le bruit public

que je vous en parle ainſi, mais par le témoignage de mes propres yeux & oreilles ; car j'ai eu l'honneur de lui parler à deux différentes fois, y étant envoyé de la part de S. A. R., ainſi je puis vous aſſurer que, quoique ſa beauté ſoit des plus parfaites, elle eſt néanmoins la moindre de ſes perfections : car il y a une certaine dignité, & une certaine ſainteté de mœurs comme un de nos meilleurs Poëtes Anglois l'exprime, qui brille dans tout ce qu'elle fait & dit, qui annonce tout à la fois la grandeur & la bonté de ſon ame. Quoique la commiſſion dont j'ai été chargé, me fit eſperer que ma réception ſeroit bonne, celle que me fit cette aimable & jeune Princeſſe ſurpaſſa néanmoins tout ce que je pouvois imaginer ; ce qui me fit voir tout à la fois l'eſtime & l'amitié qu'elle avoit pour le Prince, la bonté de ſon

naturel ; & ſon affabilité envers ſes inférieurs. Elle joignit à la réponſe qu'elle fit à S. A. R. un bracelet de ſes cheveux enrichis de diamans d'un très-grand prix, & elle eut la bonté de me faire préſent d'une tabatiere d'or travaillée dans le dernier goût & la derniere perfection.

Il eſt certain que tous ceux qui connoiſſent l'union étroite qui eſt entre les cœurs de ces deux perſonnes illuſtres, ſont dans le dernier étonnement de voir qu'aucune conſidération au monde ne puiſſe être aſſez forte pour accomplir leurs ſouhaits mutuels.

Depuis notre arrivée dans ces lieux le Prince a été fortement ſollicité d'y mettre fin, & cela par quelques Seigneurs qui penſent peut-être que S. A. R. ſe laiſſeroit perſuader aſſez volontiers, & par d'autres qui ſont réellement d'opinion qu'elle ne doit pas atten-

tre la fin incertaine de ses affaires, pour perpétuer son nom & sa famille.

J'étois un jour dans l'appartement du Prince, lorsque la conversation rouloit vivement sur cette matiere ; mais malgré tout ce qu'on lui dit pour l'engager à se marier, il demeura toujours inflexible, ce qui fit que le Prince Palatin de * * *, qui est proche parent de S. A. R., se leva brusquement en lui disant avec émotion : » le Roi de Sardaigne vous » a bien des obligations, car après » vous, c'est lui qui sera plus pro- » che héritier de la Couronne de » la Grande-Bretagne ; c'est un » Prince qui aime la guerre & qui » ne manque pas d'ambition pour » faire voir les droits qu'il a sur » cette Couronne & pour s'en em- » parer : de plus il ne seroit pas de » l'intérêt de la France ni d'aucu- » ne autre Puissance, qui pourroit

» envier la gloire de la Grande-
» Bretagne, de s'oppoſer ſoit par
» force ſoit autrement aux entre-
» priſes de ce Monarque.

Ces paroles du Palatin furent appuyées encore plus vivement par un autre homme de grand poids, & de qualité dans le Pays.
» Quand la ſucceſſion de ces
» Royaumes, ajouta ce grand Sei-
» gneur, fut établie dans la fa-
» mille régnante, celle de Sardai-
» gne fit publier des manifeſtes
» pour proteſter contre l'injuſtice
» de cette loi ; & ſi malheureuſe-
» ment V. A. R. venoit à mou-
» rir ſans enfans, ce qu'à Dieu ne
» plaiſe, on verroit bientôt pa-
» roître les effets de ces repréſen-
» tations.

» Je ne connois rien au mon-
» de, lui répondit le Prince, qui me
» fit tant de peine, que de penſer
» ſeulement que la Grande-Breta-

» gne seroit jamais réduite au point
» de devenir une Province de Sardaigne, & quant à présent je ne
» vois pas qu'il y ait lieu à de pareilles appréhensions; car si toute
» la ligne des Stuarts étoit totalement éteinte, il me paroîtroit
» pour ainsi dire impossible, que
» mon Cousin de Sardaigne en
» pût tirer le moindre avantage.
» Il est certain qu'il pourroit occasionner une guerre, & peut-être
» une guerre sanglante. Quelques
» Puissances étrangeres pourroient
» bien même s'y intéresser, mais
» je ne croirai jamais que le peuple d'Angleterre qui s'est si vigoureusement opposé aux efforts
» du Roi mon pere & des miens,
» pour maintenir sur le Trône de
» ce Royaume la famille choisie
» par lui-même pour y regner, ne
» s'opposera pas avec moins de
» vigueur aux desseins de quelqu'autre Prince quel qu'il puisse:

» être : & si le gros de la Nation, » c'est-à-dire, la Chambre des » Pairs & celle des Communes, » dont l'exemple influe entiere» ment sur toute la Nation, vou» loit rappeller ce qu'il a fait, & » mettre le sceptre entre les mains » de quelqu'autre, je ne suis pas » si vieux que je doive désespérer » de jouir personnellement des » fruits de ce changement, auquel » le succès de ma présente entre» prise ne peut mettre le moindre » obstacle.

Il me semble voir votre surprise en lisant ces dernieres paroles du Prince, car elles vous font entendre que la grande affaire qui l'occupe actuellement n'est pas de la nature que vous & bien d'autres de ses amis ont toujours crû. Je ne vous dis pas que S. A. R. ait renoncé à toute espérance de remplir le Thrône de ses ancêtres; Bien au contraire, je suis certain

que d'y être assise, avec le consentement du peuple, c'est tout ce qu'elle souhaite le plus dans le monde; mais ces souhaits ne doivent pas l'empêcher d'avoir d'autres vûes dans l'esprit, pourvû que ces vûes ne l'excluent pas de ses droits à la Couronne, & ne soient pas indignes de sa naissance & de sa dignité.

Ces choses que je viens de vous raconter peuvent vous paroître autant d'énigmes pour le présent, mais un peu de tems, comme je vous ai dit au commencement de cette Lettre, vous expliquera tout le mystere.

Ainsi, mon cher ami, je me hâterai de finir cette Epitre que j'aurois voulu, s'il m'eut été permis, vous rendre aussi claire qu'elle est longue, ce que je vous dis néanmoins vous convaincra que le Prince n'a point entrepris des voyages si secrets & si fati-

guans ſimplement pour amuſer le monde, ni pour ſe défaire de ces amis fideles qui ont riſqué leurs vies & leurs fortunes pour lui, ni pour aucun autre de ces motifs bas & frivoles que ſes ennemis ont crû, & ont publiés dans le monde, mais pour des fins vraiement nobles, & dignes de Son Alteſſe Royale.

Je ne puis vous dire combien de tems nous reſterons ici, d'autant plus que cela dépend d'événemens qui ſont totalement incertains; c'eſt pourquoi je ne m'attends pas à une réponſe, de crainte de vous donner de la peine, ſans en tirer ni avantage ni plaiſir pour moi; je pourrai en être plus certain dans quelque tems; ſi cela arrive, je vous écrirai encore, dans l'eſpérace de recevoir des nouvelles de votre chere ſanté, & en même tems d'apprendre que vous avez vû la fin de ces afflic-

tions & traverses dont votre zele pour la vertu, pour l'honneur & l'équité vous ont accablé depuis si long-tems.

Je suis, mon cher Monsieur,

Votre, &c.

En Lithuanie, ce 13 Septembre.

